



CHAPITRE V.

Description de Vera-Paz, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pu subjuguier; l'histoire d'un Religieux qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.

Vera-Paz s'appelle ainsi, parce que les Indiens de ce Pays-là ayant appris comme les Espagnols avoient conquis Guatimala, & tout le pays aux environs, se soumi- rent paisiblement & sans résistance aux Espagnols.

Autrefois ce pays-là faisoit un Diocèse, où il y avoit un Evêque en particulier; mais à présent il est uni à celui de Guatimala.

Il est gouverné par un Alcade Major, ou President qu'on envoie d'Espagne, qui dépend de la Chambre de Justice, ou de l'Audience Royale de Guatimala.

La ville capitale de cette Province s'appelle Coban, où il y a un Monastere de Religieux de l'Ordre de saint Dominique, & l'Alcalde Major y fait sa résidence ordinaire.

Les Espagnols n'ont pas encore achevé de conquerir cette Province, quelques combats qu'ils ayent donnez pour cela, contre ces peuples barbares & infidèles qui sont entre cette Province & celle de Jucatan.

Ils

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout, afin d'aller par leur pays à une Ville nommée Campin, qui dépend de Jucatan, afin d'établir le commerce par terre avec cette Province-là, qu'on eroit être fort avantageux au país & à la Ville de Guatimala, & une voie plus assurée pour conduire leurs marchandises à la Havane que par le Golphe, parce que bien souvent les navires qui partent du Golphe pour aller à la Havane, sont pris en chemin par les Hollandois.

Mais jusqu'à présent les Espagnols n'ont pu venir à bout de ce dessein; car ils ont toujours trouvé tant de résistance en ce peuple barbare, qu'il leur a été impossible de l'assujettir.

Néanmoins il y eut un Religieux de mes amis nommé Frere François Moran, qui se hazarda d'aller parmi ces barbares, & avec deux ou trois Indiens passa au travers de leur pays jusqu'à Campin, où il trouva quelques Espagnols qui s'étonnerent bien fort de sa hardiesse, & comme il avoit osé hazarder sa vie par ce chemin là.

Il retourna ensuite à Coban, & de là à Vera-Paz, où il fit le recit de son voyage, & dit que ces peuples voyant qu'il parloit leur langue, & le trouvant doux & civil en leur endroit, le traiteroient aussi fort humainement; craignant, disoit-il, que s'ils lui ôtoient la vie, les Espagnols pour s'en venger, ne les laisseroient jamais en repos qu'ils ne les eussent entièrement détruits.

De plus que leur país étoit beaucoup meilleur que celui de Vera-Paz, où les Espagnols sont les Maîtres, & qu'il y avoit une fort belle Vallée où il y avoit un grand lac, & sur le bord

bord de ce lac une ville d'Indiens où il y avoit pour le moins douze mille habitans, dont les cases étoient séparées les unes des autres.

Ce Religieux a fait depuis la description de ce pais là, & a passé en Espagne pour insinuer à la Cour le dessein d'en faire la conquête, par la considération de l'utilité qui reviendra à la Ville de Guatimala, & à la Province de Jucatan, si l'on peut une fois établir un chemin pour passer d'une Province à l'autre au travers de ce pais là.

Mais quoi que de ce côté là les Espagnols & la Province de Vera Paz soient encore limités par ce peuple barbare, ils ont néanmoins le passage libre de l'autre côté pour aller au Golphe, où ils trafiquent avec les Navires qui y abordent, à qui ils portent des volailles & d'autres vivres du pays, & en rapportent des vins & autres marchandises d'Espagne en la ville de Coban.

Ce pays là est fort montagneux & inégal, & quoi qu'il y ait quelques Villages assez grands, il n'y en a pourtant que trois ou quatre qui soient considérables.

Les principales denrées qui s'y trouvent, sont de l'achiotte, qui est le meilleur de tout le pays de Guatimala, du cacao, du coton, du miel, de la casse, de la salspareille, & du Mahis en grande quantité, mais il n'y a point de froment.

Il y a aussi beaucoup de cire, de volaille & de gibier, & des oiseaux de diverses couleurs, dont les Indiens employent le plumage à faire plusieurs ouvrages curieux; mais qui n'égalent pas pourtant ceux de Mechoacan. L'on y trouve aussi beaucoup de perroquets, de sin-

ges

ges & de guenons, qui se nourrissent dans les montagnes.

Le chemin de Guatimala en ce pays-là est le même dont j'ai parlé ci-dessus, qu'on tient en venant du Golphe jusqu'au village de S. Luc, & de là s'étend sur les côtes & les montagnes qui sont à côté de la Vallée de Mixco.

L'on les appelle les Montagnes de Sacatepeques, d'un nom composé de Sacate & Tepec, dont le dernier signifie une montagne, & le premier de l'herbe, de sorte que la jonction de ces deux mots signifie des montagnes d'herbes.

Il y a quatre villages considérables, le premier se nomme saint Jacques où il y a cinq cens familles; le second saint Pierre où il y en a six cens; le troisième saint Jean où il y en a aussi autant; & le quatrième saint Dominique de Senaco, où il peut y avoir environ trois cens familles.

Ces quatre villages sont fort riches; le climat est fort froid dans les deux premiers, mais il est plus chaud dans les deux autres, & il y a plusieurs fermes aux environs, où l'on recueille beaucoup de blé & de bon froment, aussi bien que du Mahis.

Ces Indiens-là ont beaucoup plus de courage que ceux des autres Villages, & de moments ils furent sur le point de se rebeller contre les Espagnols, parce qu'ils les traitoient mal.

Les Eglises y sont extrêmement riches, & lors que j'étois en ce pays-là, il y eut un Indien du village de saint Jacques, qui par une pure avidité de gloire donna six mille ducats

à

à l'Eglise du lieu, & néanmoins l'on découvrit après que ce miserable étoit un devineur & un idolâtre.

Ces Indiens gagnent beaucoup à louer de grands pennaches de plumes, dont ils se servent dans les danses qu'ils font aux fêtes de la dédicace de leurs villages, car il y a de ces pennaches qui ont soixante plumes de diverses couleurs; & pour le loyer de chaque plume, on leur donne une demi reale, qui est deux sols six deniers, outre la valeur de chaque plume, si quelqu'une vient à se perdre par hazard.

Depuis le village de saint Jean qui est le plus avancé, le chemin est uni & agréable jusqu'à un petit village d'environ une vingtaine de cases qu'on appelle saint Raimond, d'où il y a une bonne journée de chemin qu'il faut monter & descendre dans des fondrières, jusqu'à ce qu'on arrive à une loge qui est sur le bord d'une riviere, qui est celle-là même qui passe à Acafabastlan dont j'ai parlé ci-devant.

Delà on rencontre une montagne qui est fort pierreuse & pleine de rochers, qu'on nomme la montagne de Rabinal, où l'on a taillé des marches dans le roc pour la commodité des mulets, qui, s'ils glissoient tant soit peu à côté, tomberoient le long des rochers & se briseroient en mille pièces.

Mais ce danger ne dure qu'environ une lieue & demie, & l'on rencontre une fort belle Vallée qu'on appelle la Vallée de S. Nicolas, à cause d'une ferme qui porte ce nom-là, laquelle appartient au Convent des Jacobins de Coban.

Quoique cette Vallée ne soit pas à compara-

rer

rer à celle de Mixco & de Pinola, elle est pourtant remarquable par trois choses qui s'y rencontrent; dont la premiere est un moulin à sucre nommé Saint Jérôme, qui dépend du Convent des Jacobins de Guatimala, & surpasse celui d'Amatitlan, non seulement en la récolte de sucre, qu'ils envoient par des mulets au-de là de la montagne à Guatimala, & dans le nombre des esclaves qui y sont commandez par deux Religieux; mais particulièrement à cause des bons chevaux que l'on y élève, qui sont les meilleurs de tout le pays de Guatimala, & qui sont fort estimez par toutes les personnes de qualité, qui prennent plaisir de les monter en allant par la Ville.

La seconde est la ferme de S. Nicolas, qui est aussi renommée pour les mulets, que celle de S. Jérôme pour les chevaux.

La troisième est un village d'Indiens nommé Robinal, où il y a pour le moins 800. familles, & où l'on trouve tout ce que l'on pourroit désirer pour la commodité de la vie.

Le climat y est plus chaud que froid, mais la chaleur est modérée & beaucoup tempérée par le grand nombre des belles allées ombrageuses qui y sont.

L'on y trouve non seulement de tous les fruits des Indes; mais aussi ceux d'Espagne, comme oranges, limons, citrons doux & aigres, grenades, raisins, figues, amandes, & dattes.

Le défaut de froment en ce lieu-là n'est pas considérable à ceux qui aiment mieux le pain que celui de mahis, parce qu'en deux jours on leur en apporte aisément des villages de Sa-
ca-tepeques.

Pour ce qui est de la viande, l'on y trouve du

du

du bœuf, du mouton, du chevreau, des volailles, des coqs-d'inde, des cailles, des perdrix, des faisans, & des lapins.

Il y a aussi la riviere qui passe proche de leurs maisons, qui leur fournit une grande quantité de poisson de diverses sortes.

Les habitans de ce village sont fort semblables à ceux de Chiapa des Indiens, qu'ils imitent en galanterie à monter à cheval, & en toutes sortes de divertissemens.

Ce fut dans ce village que mon ami frere Jean-Baptiste voulut établir sa demeure pour y vivre en repos le reste de ses jours, après avoir été Prieur de divers lieux, & particulièrement de Chiapa & de Guatimula, & où il me régala si somptueusement qu'on eût pu l'en blâmer, comme n'étant pas bien séant à des Religieux mendians de vouloir imiter la magnificence des Princes.

Depuis cette vallée jusqu'à la vraye paix, ou à Coban qui est la capitale, il n'y a rien de considérable qu'un seul village comme saint Christophe, où il y a à present un grand lac, dont on ne peut trouver le fonds à ce qu'on dit.

Autrefois il n'y avoit point de lac; mais pendant un grand tremblement de terre, la terre s'étant entr'ouverte & ayant englouti plusieurs maisons, laissa ce lac qui a toujours continué d'être depuis en ce lieu-là.

Delà jusqu'à Cobon les chemins sont mauvais & pleins de montagnes, néanmoins les mulets du pays ne laissent pas d'y passer aisément quoi qu'ils soient chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'étendue du pays de Guatimula où il y a beaucoup plus

plus de villages & mieux peuplés qu'en aucun autre endroit de l'Amérique, & si les Indiens étoient exercez en l'art militaire & bien munis d'armes, il n'y a point d'endroit en toute l'Amérique qui fut si fort en peuple que Guatimula.

Mais parce que les Espagnols les avilissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur laisser pas seulement leurs arcs & leurs flèches, bien loin d'avoir des armes à feu, des piques & des épées; cela leur a non seulement ôté le courage, mais aussi l'affection qu'ils auroient pu avoir pour les Espagnols; de sorte que ceux-ci ont sujet d'appréhender que si l'on faisoit des descentes pour envahir ces pays-là, cette grande multitude d'Indiens seroient autant de gens qui se tourneroient du côté de leurs ennemis, ou qui demeurant fidèles ne leur serviroient de rien.



CHAPITRE VI.

Description de l'état où sont à present les Indiens du Pais de Guatimula, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conquête, & particulièrement de leurs fêtes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du pays de Guatimula est aussi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amérique.

Car je puis en quelque maniere dire d'eux
ce